

## Préface

*Qualunque sia il nome / Quel que soit le nom* est le premier recueil poétique que Pierre Lepori a publié. Si l'auteur a plus de trente ans lorsque ce livre paraît, c'est qu'il a longtemps travaillé, en silence et avec ardeur, pour trouver sa voix propre; les poèmes réunis dans cet ample volume témoignent de son accomplissement.

La maturation et l'attente ne doivent cependant pas seulement être considérées comme les signes d'un fructueux apprentissage littéraire au cours duquel la parole poétique de cet intellectuel cultivé a cherché à s'affiner et à se libérer de modèles trop évidents et trop encombrants. En effet, qui a pu suivre l'élaboration de cette parole ne peut qu'admirer l'expression poétique à laquelle il parvient aujourd'hui: une langue simple, des accents lyriques modérés, des élans métaphoriques et parfois une veine précieuse, mais qui reste ténue, accessible, soutenue par un rythme contrôlé; une langue écorchée, pourtant, et rendue puissante par la force d'images vives et d'enchaînements fougueux, qui projettent le lecteur dans une dimension très vaste, entre atmosphère onirique (plus de l'ordre du cauchemar que du rêve), ombres aux archétypes enfouis, histoire vécue dans la chair, tourmentée, qui tremble derrière chaque vers, et une dimension chorale, allégorique. Il lui suffit de quelques traits

habiles pour colorer un discours apparemment narratif et descriptif de la teinte livide d'une tragédie atemporelle:

*Depuis lors la pluie s'appela pluie et était sel,  
la fumée qui s'élevait du village assoupi s'appelait  
[cheminée  
mais était désespoir. Le pain blanc  
les vêtements déposés avec soin dans les armoires  
pendant l'été, la naphthaline qui devient sable.  
Tout fut donné  
et le fut une fois pour toutes.*

Cependant une autre raison, encore plus intimement liée aux racines même de cette poésie, rendra compte du long chemin parcouru par l'auteur pour parvenir à ce livre: écrire, pour Lepori, n'est qu'accessoirement une opération esthétique, puisqu'il sait bien que nommer les choses, «quel que soit leur nom», signifie assumer la responsabilité consciente de leur faire face, d'en confesser l'insoutenable cruauté et d'en reconnaître le poids. La poésie est un geste du corps et de l'esprit, et un choix difficile: elle n'est donc ni ornement ni exutoire, mais révolte méditée. Il y a quelques années, à la parution des premiers poèmes de Pierre Lepori (dans le collectif *Settimo quaderno di poesia italiana*, Marcos y Marcos, Milan, 2001), Franco Buffoni relevait déjà cette caractéristique, notant que l'auteur avait «longuement attendu avant de se considérer comme poète, et de décider de livrer ses textes». Aujourd'hui, nous pouvons mieux mesurer le sens

profond d'une telle affirmation, puisque la volonté de se dévoiler est justement le fil conducteur qui tisse en un livre unique les deux grandes parties et les nombreuses microsections de l'œuvre.

De quel lieu obscur provient cette parole courageuse, c'est ce que révèle l'ample première partie du recueil, dont le trajet vers une prise de conscience et une prise de parole est déjà suggéré par les deux épigraphes: le silence étranglé des moments où le pire a eu lieu conduit au choix difficile mais indéniable de «donner son nom à chaque chose, sans reculer, quelle que soit la chose et quel que soit le nom». Au cœur de l'histoire familiale s'inscrivant dans les siècles règnent le silence coupable, le refoulement, le piège qui unit les générations par un destin unique et muet: chaque génération est un verrou. Territoire de lumière glacée et de fausse paix, lieu de devoirs et de mensonges, hérissé de pierres, bâtons et rapaces: «Étrangement la paix a conservé/l'œil félin de la haine. La voix de vautour.» Tout se tait, là-bas, rien d'inquiétant ne peut arriver: «Les maisons ont toutes des jardins/et les jardins, des enfants»; tout est parfaitement normal: «Mais le taire/est fatigué par le vouloir taire./La table est garnie avec adresse/mais cela ne suffit pas,/une ombre descend à chaque rire d'enfant.» Et l'être, dans cette ségrégation compassée d'affects et d'anesthésies, est soumis à une pression constante, «damné au point de ne plus reconnaître les opposés»: le lierre croît en absence de murs, imite le mur qui fait défaut, camoufle son absence; la légère diversion, le non-dit affectueux engendrent la ruine, une floraison de cendres.

La poésie, affirme l'auteur dans la note finale, ne peut sauver ou délivrer, elle peut accompagner: vers la capacité à dire ce qui pendant trop longtemps n'a pas été dit, comme si toute entrave était tombée; mais aussi permettre un retour vers le passé, en donnant une voix, sinon un sens, au silence traversé. C'est la tentative, désespérée mais victorieuse, mise en acte par Pierre Lepori, avec un art singulier: il ne s'agit pas de raconter des secrets privés, de construire une autobiographie en vers; mais plutôt de sonder les liens profonds qui se sont cristallisés dans le temps, transposant la biographie sur un plan quasi mythique, traduisant la narration impossible en récit quasi psychanalytique. Le lecteur ne peut pas, et ne doit pas chercher à transformer les éléments du drame en une histoire accomplie: ce qui reste de cette histoire sont des emblèmes absolus, matériaux primaires, comme l'eau et le feu, la Mère et le Père, la roche et le cri. Parfois, dans certains poèmes, la réalité quotidienne, tangible, semble prendre l'avantage, comme il en est dans «Matinal», «Soir», et «Fin de la course»: mais c'est seulement pour dénoncer l'insuffisance de cette réalité, sa transformation en théâtre misérable, immédiatement déchiré par une inquiétude plus ancienne, plus énigmatique et perturbante. Plus souvent, toutefois, les paysages et les ambiances sont déplacés vers un ailleurs non reconnaissable: intérieurs familiaux, vallées anonymes, montagnes, brouillards, pierres, rivières sombres. Et surtout des enfants: écrasés par le poids de ce qui est incompréhensible parce que non nommé, et donc impossible à affron-

ter. « Mon supplice/est quand/je ne me crois pas/en harmonie », écrivait Ungaretti, il s'agit donc d'une poésie de pure supplice.

Le renvoi à Ungaretti est moins étrange qu'il n'y paraît, puisque la section qui conclut le recueil, sous un titre important comme « Frères II (Le sens de la bataille) », renverse le célèbre incipit de *L'Allégorie*: « De quel régiment êtes-vous, mes frères? », qui chez Lepori se transforme en défi et en proposition d'identification collective:

*Quelle différence  
pour nous,  
mes frères?*

Mais la fraternité d'Ungaretti comportait l'abolition d'une apparente diversité (celle provoquée par la guerre) au nom d'une humanité commune plus profonde, cachée sous le masque des uniformes; celle de Lepori, semblable et contraire, naît de la pleine acceptation d'une diversité qui brise le jeu de l'égalité normalisatrice feinte. Toute la seconde partie de *Quel que soit le nom*, intitulée de façon significative « Frères » est, selon l'auteur, une tentative de rendre l'éloignement de la douleur et du non-dit politique. Et cette tentative doit parvenir justement à ce « nous » encore informe, encore seulement espéré et invoqué, qui est déjà un dépassement de la solitude, du mutisme personnel: « le régiment de la négation/prend la voix d'une parade./Mais les masques, oh les masques/sont cousus à même la peau. » De l'engagement du « je » à la reconnaissance d'un

« nous », d'un premier « nous » brandi : voilà la direction que l'auteur a cherché obstinément à suivre et à indiquer. Ainsi, si le premier poème de « Frères » parlait encore dans le silence « à travers les persiennes mi-closes », enregistrant les derniers échos d'un drame non partagé et secret, les derniers vers s'ouvrent sur quelque chose qui ressemble à un manifeste, scandé sous ces mêmes fenêtres qui protègent les « bourreaux armés du silence » :

*On ne s'exile que de soi-même  
et une douleur personnelle est peu de chose.  
Crier au dedans n'est pourtant pas  
crier pour tous.*

*Mais si vivre est tel  
défiler avec fureur sous les fenêtres  
du mépris passé  
nous permettra de dire  
nous, nous tous.*

Ce n'est pas une rédemption, ni une inutile vengeance poétique ; un jugement, au contraire, comme le suggèrent les vers de Pavese qui ouvrent la seconde partie du livre, c'est-à-dire le passage de la douleur privée à l'horizon politique, qui scelle le volume en amorçant une perspective future, une hypothèse de survie digne. Ce n'est pas rien pour qui partait de ces soirs identiques, crispés, comme dans le premier poème, ce n'est pas rien pour le lecteur non plus, que Pierre Lepori a accompagné à travers ses enfers et ses purgatoires laïques, illuminés

par la seule volonté de dire, de nommer le mal pour le vaincre. Le mal? Oui, le mal, c'est-à-dire le silence, le masque, la capitulation.

FABIO PUSTERLA

## Qualunque sia il nome

Non uscire dalla nostra bocca,  
Parola che semina il drago.  
È vero, l'aria è pesante,  
la luce schiuma di acidi e fermenti  
e sulla palude nero pesa il velo di zanzare.

INGEBORG BACHMANN

Quando è accaduto il peggio  
si forma un grande silenzio  
come un lago immobile  
su una città sommersa.  
(...)  
Ora darò  
a ogni cosa il suo nome  
senza arretrare,  
qualunque sia la cosa  
e qualunque sia il nome  
ch'io debbo darle.

MARGHERITA GUIDACCI



## Quel que soit le nom

Ne sors pas de notre bouche,  
mot qui sème le dragon.  
Il est vrai, l'air est lourd,  
la lumière écume d'acides et de ferments  
au-dessus du marais le voile noir des moustiques.

INGEBORG BACHMANN

Quand le pire a eu lieu  
se forme un grand silence  
comme un lac immobile  
sur une ville submergée.  
(...)  
Maintenant je donnerai  
son nom à chaque chose  
sans reculer,  
quel que soit la chose  
quel que soit le nom  
que je doive lui donner.

MARGHERITA GUIDACCI

## I Dialogo

Erano sere uguali allineate,  
tavole un tempo imbandite, festino ora deserto:  
ore lente del quasi l'alba tra i castagni,  
e luci sulla neve alla lontana.

Verranno, ma dopo,  
dicevi, giorni ghiacciati alla luce del sole. Dopo,  
canti strani stonati, canti di pace, sperduti gli occhi  
ma infine  
pacati.

Ma è ancora l'inganno  
come un latrato nel silenzio, sempre.  
Stranamente la pace ha conservato  
l'occhio felino dell'odio. La voce d'avvoltoio.

## I Dialogue

C'étaient des soirs identiques, l'un après l'autre,  
tables autrefois dressées, festin aujourd'hui délaissé :  
des heures lentes de presque aube parmi les  
[châtaigniers  
et des lumières vagues au loin sur la neige.

Viendront, mais ensuite  
disais-tu, des jours glacés sous la lumière du soleil.  
[Ensuite,  
d'étranges chants discordants, chants de paix,  
les yeux perdus mais enfin  
apaisés.

Mais c'est encore un piège  
comme un jappement dans le silence.  
Étrangement la paix a conservé  
l'œil félin de la haine. La voix de vautour.

Fitte, scheggiate le parole,  
come gramigna tra l'erba.

Les mots: denses, ébréchés,  
comme du chiendent au milieu de l'herbe.

Di nuovo senza requie  
fin sulla pagina bianca: i ricominciamenti  
si contano nel palmo della mano,  
ed è un nuovo vegliare a metà,  
grido senz'eco.

Non è vero che hai finito di cercare.  
C'è qualcosa che a poco a poco rompe il guscio  
dell'immobile paura. Ma dire esistere è già un passo  
[che non compi. Poco,  
davvero poco, è il male dato e avuto.  
Ancora meno, quello riconosciuto, l'unico che esiste.

E in questa sordità che il corpo ha scelto  
s'incammina il presente,  
non mutismo! Anzi, un fiorire  
di gesti. Fiore  
di pietraia, gracilmente assopito  
al sole freddo.

À nouveau sans trêve  
jusque sur la page blanche : les recommencements  
se comptent sur les doigts de la main,  
et c'est encore un semi-éveil,  
un cri sans écho.

Il n'est pas vrai que tu as fini de chercher.  
Quelque chose peu à peu rompt la cosse  
de la peur immobile. Mais dire j'existe est un pas  
que tu ne franchis pas. Peu, vraiment peu de mal  
[donné, et reçu.  
Encore moins, le mal reconnu, le seul qui existe.

Et dans cette surdité que le corps a choisie  
le présent s'achemine,  
aucun mutisme! Une floraison  
de gestes plutôt. Fleur  
de moraine, assoupie et gracile  
sous le soleil froid.